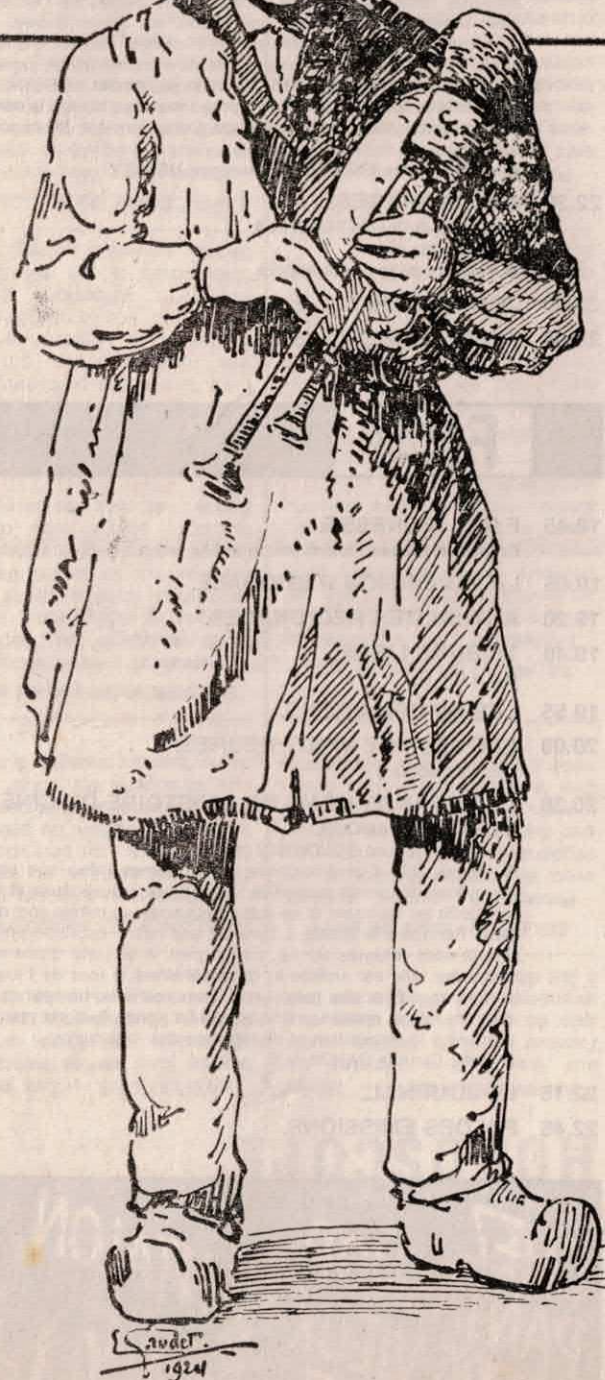
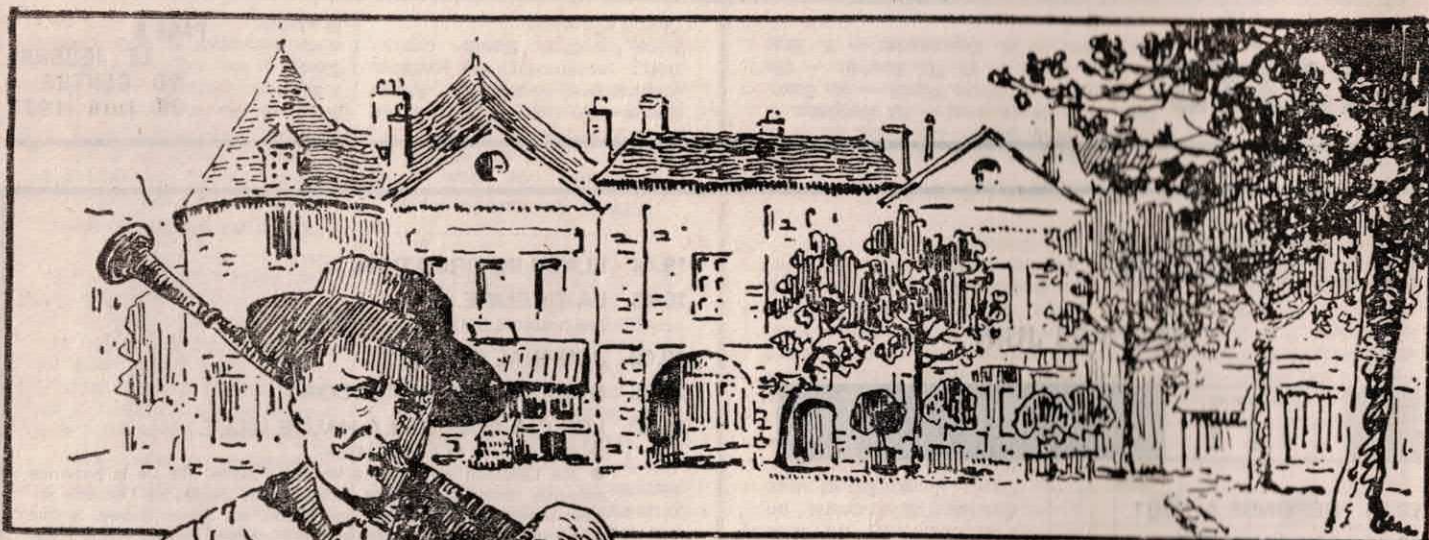




L'ingénieur Jean BERTIN à sa rue, à Saulieu

DEPUIS le dimanche 22 mai, une plaque, à l'angle d'une rue de Saulieu, porte le nom de notre éminent et regretté confrère, l'ingénieur Jean Bertin, prématurément disparu voici dix-huit mois. La municipalité de cette petite ville où il avait passé sa jeunesse a voulu ainsi honorer la mémoire de l'un des plus illustres de ses enfants, qui s'était acquis une renommée mondiale.

Avant que la veuve de l'ingénieur ne dévoile la plaque portant le nom de Jean Bertin, M. le D^r Lavault, maire et conseiller général, rappela que Jean Bertin était venu à Saulieu en 1928, où son père venait d'être nommé directeur de l'Assistance publique de la Seine. Il commença ses études au collège, avant de les poursuivre à Autun, puis au lycée Louis-le-Grand à Paris. Admissible en même temps à l'école des mines, à l'école supérieure aéronautique et à polytechnique, il opta pour cette dernière. La guerre, qu'il fit comme officier d'artillerie, interrompit un moment ses études, qu'il termina à l'école aéronautique de Toulouse, puis commença sa carrière d'ingénieur à la S.N.E.C.M.A. On sait à quels sommets il devait atteindre.

A son tour, M. le professeur Jeannin, qui fut un ami d'enfance de Jean Bertin, évoqua les souvenirs d'une longue et fidèle amitié. A côté de Jean Bertin, l'ingénieur, dit-il, il y avait un autre homme, qui aimait la nature, parcourait les champs et les bois, et dont l'esprit inventif s'exerçait dans les domaines les plus divers et parfois les plus inattendus.

Mais il appartenait à M. l'ingénieur général Marchal de retracer la carrière scientifique et technique de Jean Bertin, qui marqua de son empreinte la recherche industrielle française de l'après-guerre.

Il fut mon élève, dit-il, lorsque sorti de l'école polytechnique dans le corps des ingénieurs de

pour d'autres fins, ayant attiré son attention sur les possibilités de sustentation à très faible altitude d'un corps pesant au moyen de ce qu'on a appelé un coussin d'air, il a immédiatement recherché les applications qu'on pourrait en tirer.

Essentiellement technique, l'œuvre de Jean Bertin eut cependant des aspects scientifiques très remarquables pendant la première période de la carrière de cet ingénieur. Tourné ensuite vers l'application dans des domaines nouveaux des moyens connus dans d'autres domaines, elle reste l'œuvre d'un grand imaginaire, mais aussi d'un esprit entreprenant et d'un chef d'industrie. Pour résumer le souvenir que Jean Bertin laisse dans ma mémoire, je voudrais rappeler cette réflexion que formulait le R.P. Dabosville, au cours de la messe dite à sa mémoire le 7 janvier 1976 : Quant à la fois on aime l'homme, qu'on croit en son avenir et qu'on a été formé au plus haut niveau possible aux disciplines de la science et de la technique, comment ne pas rêver, désirer, vouloir de toutes ses forces mettre au service exclusif et fraternel de l'homme. Quel savant, quel technicien ne l'a pas souhaité ? L'originalité de Jean Bertin, c'est de l'avoir fait.

A l'issue de cette cérémonie, M. le D^r Lavault réunit à la mairie, au cours d'un vin d'honneur, les personnalités qui avaient assisté à l'inauguration. M. Bertin père, âgé de 87 ans, qui fut autrefois conseiller municipal et adjoint au maire de Saulieu, remercia la municipalité d'avoir donné le nom de son fils à cette rue qu'il avait parcouru si souvent dans ses jeunes années.

Conduite par le D^r Olivier, chancelier perpétuel, une délégation de l'Académie du Morvan comprenant MM. Menand, D^r Petit, Barbotte, Vigreux, Jaillet, Meunier, Bruley et de Rincquesen, avait tenu à s'associer à cet hommage

Le MORVAN

JUIN 1977

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

BULLETIN DE L'ACADÉMIE

Le prochain bulletin (n° 5) de l'Académie du Morvan sera consacré essentiellement à l'ingénieur Jean Bertin, inventeur de l'Aérotrain. Au sommaire :

— Jean Bertin et le Morvan par le professeur Jean-Emile Courtois, membre de l'Académie de médecine.

— Jean Bertin 1917-1976, par M. Henri Desbrù-

res.

— Travaux et publications de Jean Bertin, par Mme Chansou, son ancienne secrétaire.

— Le document *La saison des collecteurs de taille à Saint-Brisson*, MM. Roblin et Vigreux.

Rappelons que le Bulletin de l'Académie du Morvan est en vente dans les maisons de presse et dans de nombreuses librairies de Nevers, Autun, Château-Chinon, Avallon (librairie Voillot), Saulieu (librairie Tingaud), etc.

Les personnes désirant se procurer les bulletins déjà parus sont priées de s'adresser au directeur de la publication : M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire, 21430 Lier-nais.

Le vieux moulin face à la crue



Cette image, qui semble avoir été prise sur le vif lors des inondations de ce dernier printemps, est la reproduction d'une toile très remarquée du peintre Jacques THEVENET.

Plus sensible à l'émotion qu'il ressent devant un paysage que respectueux d'une rigoureuse fidélité « photographique » du sujet, l'artiste a su traduire ici toute la désolation de ce vieux moulin, quelque part en Morvan, isolé par la crue. Expression d'un talent « assidûment tendu, comme l'écrivait Maurice Genevoix, vers l'approche la plus juste et la plus ressemblante de la réalité transfigurée ».

Le vent qui mèle ma chevelure
Me chante un douloureux refrain.

Il pleure les arbres qu'on fait mourir
Sans la gloire d'un coup de hache,
Une forêt qu'on va détruire
Où il jouait à cache-cache.

Il parle du marais qu'on assèche.
Où il sifflait dans les roseaux.
Il rêve du petit port de pêche
Où il balançait les bateaux.

Le vent qui ondule les moissons
N'est ni simoun, ni sirocco,
Ni tramontane, ni mousson,
N'est que risée qui froisse l'eau.

Le vent qui court dans les prairies
Se fâchera un jour prochain,
Se fâchera, je vous le dis,
Soulèvera les flots marins.

Le vent qui court sur ma figure
Se changera en ouragan.
Il balaiera la nature
Pour venger les arbres innocents.

Il poussera tant d'eau sur terre
Que les fleuves déborderont.
Alors s'éteindra sa colère,
Il chantera dans les ajoncs.

Muguette PAUTRAT.

Des origines de quelques patronymes morvandaux

Partir en quête de ces origines dans un dictionnaire patronymique n'est pas sans intérêt et il s'y révèle, souvent, un goût du sobriquet, une malice plaisante qui rappellent notre Moyen Âge et qui survivent en Morvan. Certaines ont trait au métier :

Chaussard, c'est, avec un suffixe péjoratif, l'ouvrier faisant des chaussures ou bien le marchand de chaussures : Cognard ou Cognard vient de l'ancien français Coignet : petit coin, petite cognée ; c'est donc le surnom probable d'un bûcheron. Febvre, Fèvre, Lefèvre viennent de l'ancien français Fèvre : ouvrier qui fabrique : forgeron, menuisier, etc. ; Laudet est tiré de l'ancien français Laude, surnom probable du chanteur qui chantait les laudes ou encore de celui qui avait la louange facile et savait flatter son prochain, ou enfin, tout simplement, de celui qui avait la réputation de bon chanteur aux noces et fêtes. Magnien, c'est le Maignin dont parle Rabelais, c'est-à-dire un chaudronnier ambulancier ou un serrurier. Trinquet dérive de Trinc : ancien jeu, est le surnom d'un joueur ou d'un tennancier d'auberge où l'on joue aux cartes, voire aux quilles.

Certaines ont trait aux biens, à la terre, voire au lieu de naissance ou d'où l'on arrive :

Courdavault de Cour : domaine et d'Avau : d'aval, c'est le nom du propriétaire d'un domaine rural situé en aval ; Bouilliot ou Bouilliet c'est le nom donné au propriétaire d'un domaine planté de bouleaux (du bas latin : *betullia* : bouleau) ou bien, ce qui me paraît plus

plausible en Morvan : le nom du propriétaire d'un domaine au terrain marécageux ou simplement boueux (de l'ancien français Bouille : boue) ; Drouillet, du gaulois *drullia*, chêne est relatif à une plantation de chênes ; Devoucoux, Derangère désignent des natis ou des venus de Voucoux (Arleuf) et de Rangère (Villapourçon) ; Bourgoin est une forme régionale de Bourguignon.

Certaines sont en rapport avec la morphologie ou simplement avec un détail physique frappant marqué de piquant ou de malice : Bondoux, de l'ancien français Bonde : boule avec suffixe hypocoristique désigne une personne plus ronde qu'élancée, voire obèse ; Bouchoux, de l'ancien français Bouchot, qui a une grande bouche ou, par extension, qui a bon appétit ; Bardot ou Bardet, de l'ancien français Bard : géant, c'est le nom donné à un homme de grande taille, à moins que, par dérision, il ne désigne un nabot.

Certaines sont des noms de saint : Michot et une forme vocalisée de Michal avec suffixe hypocoristique (de Saint-Michel archange, nom hébreu : qui est comme Dieu) ; Mathé est une variante de Mathieu l'évangéliste (latinisation d'un nom hébreu : don de Dieu) ; Martin, enfin, rappelle évidemment le grand saint Martin dont le passage en Morvan est attesté par des monuments et des légendes et dont le nom est un dérivé tardif de Mars : dieu de la guerre.

J. DACHÉ.

lorsque, il le fut encore un peu lorsque, ingénieur débutant, il fut affecté à mon service au ministère de l'Air. Cependant, de débutant, il se haussa rapidement au rang de collaborateur très estimé, puis, après qu'il m'eut suivi à la S.N.E.C.M.A. dont j'étais devenu le directeur technique, ses hautes qualités en firent mon adjoint. Cependant, le plus important à mes yeux est l'estime et l'amitié réciproques qui devaient rapidement nous unir.

C'est en 1955 que Jean Bertin, dans le désir d'avoir les courdées franches, créa sa propre société. Il lui fallut un grand courage, car les contrats d'études sont parfois difficiles à obtenir, et la continuité est loin d'être assurée a priori.

Il n'est pas dans mon propos de donner la liste complète des travaux réalisés par la société Bertin en un peu plus de vingt ans, travaux qui se sont concrétisés par le dépôt d'environ trois mille brevets. Je dirai simplement que la diversité des domaines est presque incroyable, puisqu'on y trouve des dispositifs se rapportant à l'équipement des aéroports, à l'énergie atomique, aux réacteurs d'avions, à la médecine, à l'industrie pétrolière, à l'isolation acoustique et thermique, à la métallurgie, à la manutention, à la récolte de raisons et à l'effeuillage des artichauts.

Il me faut enfin venir aux réalisations qui ont fait connaître le nom de Jean Bertin au grand public : l'Aérottrain et le Naviplane. Nous sommes tellement habitués à voir les déplacements terrestres s'opérer au moyen de la roue qu'il est difficile de penser à un autre procédé. Cependant, Jean Bertin, venant de l'Aéronautique, constataient que les avions en vol glissent et ne roulent pas. Une expérience de laboratoire, conduite

Nous avons reçu...

Groupe nivernais de recherches archéologiques. — Le fascicule de mai 1977 renferme une longue description de A. Blondon et H. Coqblin, illustrée de nombreux dessins, sur les énigmatiques graffiti du site des Murgers, près de Sémelay, et une communication de R. Octobon sur le repérage des sites en préhistoire.

Le bulletin de la Société d'émulation du Bourgonnais. — En grande partie consacré au compte rendu de l'excursion de la société en mai 1976, reproduit également, commentée par le docteur H. de Frémont, une curieuse lettre inédite de La Condamine.

Le bulletin de la Société d'archéologie et d'histoire naturelle du Tonnerrois (n° 29). — Publie des articles de C. Mordant (petite découverte mérovingienne à Tonnerre), P. Cabourdin (le prieuré de Franchevaux), M. et A. Beau (l'ancien Ecu de France à Tonnerre), J. Monnot (le Tonnerrois au quaternaire supérieur), F. Fèvre (notes d'histoire sur Pouilly-sur-Serein), A. Larcher (Villon, le poète et le village), etc.

Tous comptes faits

Un très ancien livre de comptes que je conserve comme une relique me fournit parfois l'occasion d'un plongeon, qui n'est pas sans intérêt, dans le passé.

Mon trisaïeul maternel a commencé ce journal, mon arrière-grand-père, puis mon grand-père l'ont continué. Tous y notèrent leurs occupations professionnelles. Aucune censure, sauf la différence des calligraphies, ne marque le relais de trois générations.

Ce registre s'ouvre à la date du 22 novembre 1830, au début du règne de Louis-Philippe. Le dernier feuillet est daté du 11 décembre 1879, sous le septennat de Jules Grévy. Entre temps, la France connaissait, sinon subissait, une monarchie, une révolution, une éphémère seconde République, un empire et le commencement d'une 3^e République.

Sous Charles X et sous Louis-Philippe, l'un de mes ancêtres exploitait, dans le canton de Liernais, une étendue de forêt dont il vendait chaque année une portion sur pied, ou en bois façonné. Je retranscris ici quelques extraits de ce livre de comptes, en respectant les tournures de style et l'orthographe, et je demande au lecteur de n'en point sourire : savoir écrire, même comme cela, pour un paysan morvandau à peu près sans instruction d'il y a cent quarante ans, était assez remarquable. La première opération indique :

« Veandu le lundi 22 novembre 1830 deux corde de bois dans les Voillers à Claude Cottin, fermier, commune d'Alligny, pour la somme de 36 francs, partage dû. »

« Le lundi 29 novembre 1830, à Claude Grandvaux, postillon à la Pierre-Ecrite, deux cordes de bois pour la somme de 40 frs ». »

Et ainsi pendant une centaine de pages où je relève, parmi les noms d'acheteurs d'il y a un siècle et demi, des patronymes demeurés courants dans la région : Jacques Ligeron, Nicolas Dureuil, Claude Fichot, Dominique Gervais, Jacques Meneveau, Vivant Colletot, maire de Blanot, Pierre Simonnet, Antoine Seguin, Nicolas Perruchot, Jacques Desplantes, Andriche Baby, Gaudot « maître des colles » au Perron, commune de Blanot, Dominique Trinquet, Nicolas Girard dit le Moirnot, Dominique Desplantes dit le grand Meniquot, Charles Charlot dit le Peujault, Emilian Durlurien dit le beau Milan, et bien d'autres ; ils habitaient Blanot, Effours, Jonchères, Maisonthiers, Heuglois, Chissey, Alligny, ou des fermes, des lieux-dits voisins. Leurs descendants doivent encore se trouver dans ces localités.

A partir de 1846, la comptabilité forestière disparaît, soit que mon trisaïeul ait cessé ses activités, soit qu'il fut décédé. Une autre reprend la plume, et ce sont des comptes de menuiserie qui apparaissent. Mon arrière-grand-père, que j'ai très peu connu « tenait » en effet, à Effours, hameau proche de Blanot, un petit moulin en contrebas de la route ; il semble n'avoir eu qu'une instruction rudimentaire, mais aujourd'hui on certains déclarent qu'il faut s'affranchir des subtilités de la grammaire et adopter une orthographe phonétique, mon bisaïeul prendra peut-être figure de précurseur ? En tout cas, il consignait

très nonnêtement ses opérations :

« Le 6 septembre 1846, j'ai remis à Etienne fermier à Gravelle 12 matons qui sont livrés d'avance et je resus 5 frs, les matons étaient vendus un franc la pièce, cela fait qui me raiste dû 7 frs. »

« Lazare Leutreau à Montot, le 8 mars 1847, je lui ai veandu trois murs de saige pour le prix de sisse francs et dix sous la mesure, cela qui me redoit dix-neuf francs et dix sous, et y me redevait trente sous d'avance. »

« Meneveau Jean, le 3 décembre 1850, il a resus quatre matons pour 4 francs, quatre litre de vain pour le prix de un francs, sa mère doit une bouteille d'audev, et le 24 desembre un litre de vain, cinq sous. »

« Pour Jean Marisè maréchal à Blanot, pour la sainmartin au 11 novembre 1853 nous savons fait notre conte et je redoie 10 francs. Et je suis été lui charrecher du charbon au Creusot, nou senavon ramenè neuf ocloitre pou un franc cinquante ce qui fait la somme total de traize franc et disous, se qui fait que me redoi trois francs disous ». »

Le menuisier, on le voit, se doublait d'un transporteur, mais aussi se triplait d'un charbon-menuisier, et pas trop maladroite, si j'en juge aux travaux qui lui étaient confiés :

« 30 janvier 1877, j'ai livré à Manneveau Toussaint un tombreau 40 frs, le 26 mars une armoire 30 fr, le 12 avril une berioite, 10 fr, le 6 mai une voiture 60 fr, le 25 juin deux paires de roues 45 fr. »

« 23 février 1876 un paire de roues à Léonard Joyot pour le prix de 25 frs, le 15 juillet un dancier de char pour 20 frs. »

« 15 avril 1877, j'ai fait une journée à madame Seguenot pour trois francs cinquante, le 29 deux portes des curies pour 14 frs. »

Et encore, pendant une dizaine d'années, des roues, des brouettes, des portes d'écurie, des timons de char, jusqu'au jour où la menuiserie l'emporte sur le charonnage : portes, fenêtres, tables, placards. Sur l'établi, riard, varlopie, rabot et ciseaux ne chôment guère. Aucun outillage mécanique, tout était fait à la main, et bien fait. Heureux temps, dira-t-on où le charbon du Creusot et son transport étaient si bon marché, où le vin valait cinq sous le litre ou un ouvrier demandait trois francs pour une journée de travail.

Est-ce bien sûr ? Car beaucoup plus que la douceur de vivre d'autrefois, ce qui ressort surtout à la lecture d'un tel document, c'est la dure condition de ces paysans courageux au travail, souvent besogneux, et qui ne connaissent ni congés payés, ni journée de huit heures, ni lois sociales. Sans doute avaient-ils moins de tentations, d'exigences et de besoins que nous en avons aujourd'hui ; sans doute menaient-ils une vie moins désaxée que la nôtre, et se contentaient-ils de plaisirs simples qui font maintenant partie du folklore. Mais, tous comptes faits, de quel côté pencherait la balance ?

Tous comptes faits ? Ils sont dans ce cahier que je referme aujourd'hui, mais que j'aurai toujours avantagé à feuilleter lorsque je serai tenté de me laisser aller au pessimisme.

Marcel BARBOTTE.

« LA VIÈLE MAN »

Aux environs de 1860, elle seconda si activement mon grand-père, charbon de son état, dans la construction de notre maison, qu'elle usa, sur la toiture où elle hissait tuiles et ardoises, la seule paire de souliers qu'elle eut eue de sa vie, celle-là même qu'elle avait étreinte le jour de ses noces. Il est vrai qu'elle dut, une seconde fois, jouer ce rôle d'aide-couvreur.

En effet, les Ponts et Chaussées s'étant avisés, quelque quinze ans plus tard, d'empêcher le chemin pour en faire une route départementale, la maison se trouva en contrebas, ce que ne pouvait supporter la fierté de mes grands-parents et, singulièrement, de ma grand-mère. Alors, on déposa la toiture et on la remit en place après avoir réhaussé les murs. Quelle entreprise, compte tenu des moyens du bord !

Aussi, de quelle vigilance ma « vièle man » entourait-elle sa « mayon » ! Un orage s'abattait-il sur le village ? Elle sortait sous l'averse, si drue soit-elle, faisant fi des « apparitions » comme des coups de tonnerre et, lentement, avec piété, tournait autour du bâtiment qu'elle aspergeait d'eau bénite. Elle parlait souvent de mon grand-père, à moi qui ne l'avais pas connu. Il était de dix-neuf ans son aîné, avait été soldat sous Louis-Philippe pendant sept ans pour avoir tiré un mauvais numéro. Il avait « fait son temps » en Algérie, d'où il était revenu avec, pour tout pécule, la modique somme de cinq sous et une culotte. Il exerçait son métier de ferme en ferme, rentrant à la tombée de la nuit, par les layons forestiers et les chemins creux... Travailleur, économe, ne fréquentant pas l'auberge, il suscitait, sans le vouloir, l'émulation quelque peu jalouse de son voisin, un « mari-chau » qui, dans ses jours de semi-ébriété, lançait à la cantonade que jamais « délouère » (1) ne démolirait son enclume.

Grand-mère et lui se disaient « vous », un « vous » qui ne laissait pas de m'étonner, mais aussi de m'enchanter par ce qu'il éveillait en moi de joliment suranné. Tous deux, comme dans les contes de fées, allaient en forêt ramasser du bois mort et c'est au cours d'une de ces sorties que, brusquement, apparut à ma grand-mère un « revenant » : une vieille femme décédée depuis plus de dix ans. « Jean, voyez donc ! Là ! ». Elle montrait l'endroit avec précision et insistance. « Marie, vous rêvez ! Je ne vois rien ! ». Elle se récria, détailla visage et vêtements. Vainement. Alors, elle s'avança : le fantôme quitta la clarté, s'enfonça dans le sous-bois, où il disparut. Hallucination ? Je me refuse à le croire, tant ma grand-mère avait les pieds sur terre, tant elle avait de bon sens et de sagesse.

J'aimais à l'entendre lancer, fort à propos, certains dictons dont je goûtais la malice autant que la pertinence :

Quand y craie d'cuire mon four aboule (2).

Yé mäs baitte qu'ai van-ner !

Quand l'sagne (3) ot ai bas to l'monde tire aiprès lai brance !

Au p'tit chouau (4) lai grosse vouaiture !

L'évocation de ses souvenirs me faisait découvrir la réalité de l'histoire et donnait à ma grand-mère une dimension nouvelle, celle du témoin vivant d'un passé qui me paraissait fort loin et qui excitait ma curiosité. J'apprenais ainsi qu'en 1870, les Prussiens étaient venus jusqu'à Autun, que le bruit de la canonnade, la menace d'invasion et les exactions des « Caribardis » avaient jeté la panique dans le village : on gagnait les bois environnants en emportant une provision de vivres et tout ce que l'on avait de plus précieux ; certains hommes ne voulaient pas abandonner leurs maisons et fusil en main, se tenaient prêts à les défendre. L'alerte fut vaine, et la chronique ne retint que l'exploit du Lazare Bouchaud qui, avant de s'enfuir, avait pris la précaution d'enfiler ou d'endosser toute sa garde-robe et qui passa à la postérité sous le sobriquet de « Lazare des sept culottes ».

Comme toutes les « vièles mans », elle était, en toutes circonstances, de bon conseil et de bon secours pour sa fille. Elle se réservait, en outre, certaines tâches peu tentantes pour les autres : ramasser les orties pour la mangeaille du « couaissot », « pieumer » les oies pour le duvet des couettes, oreillers et « aigledons », « tater » les poules susceptibles de pondre le lendemain, noyer les petits de la chatte découverte dans le grenier, triste besogne qui lui coûtait, comme on s'en doute, mais que lui imposait une inexorable nécessité et le désir d'en épargner l'horreur aux autres membres de la famille.

Sa spécialité dans l'art culinaire, c'était les œufs au jambon. Elle les mettait à cuire invariablement le samedi Saint, dès le petit jour, car ils devaient mijoter de dix à douze heures pour subir une totale imprégnation. Dieu, ce jour-là, quel parfum dans la cuisine ! Il lui fallait toute son autorité pour que des appétits contenus durant plusieurs jours ne cèdent pas à la tentation d'en finir avec un Carême, en ce temps-là fort long et de stricte observance : du mardi au samedi inclus, non seulement viandes et œufs étaient bannis des repas, mais encore, nous devions nous contenter, en fait de matières grasses, de quelques gouttes d'huile dans la soupe que grand-mère laissait tomber d'une plume d'oie. C'était sa façon à elle de veiller au salut de tous.

Sa vigilance s'exerçait en bien d'autres domaines, notamment dans celui de la santé... Mon père ayant été victime d'un grave acci-

dent, elle n'hésita pas à parcourir quinze kilomètres à pied, en pleine nuit, sur ses « bottines » (5) afin d'aller plus vite et de ramener le plus tôt possible le médicament prescrit. Et pourtant, quand sa propre santé était en cause, elle ne voulait pas entendre parler de médecins et de médicaments. Un jour, alors qu'elle était déjà octogénaire, elle dut s'aliter à la suite d'un refroidissement. Le lendemain, assommée de fièvre et tombée dans une sorte de coma, elle ne put s'opposer à la venue du docteur. Après examen suivi d'un silence angoissant, ce fut le terrible diagnostic : « Votre malade ne s'en relèvera pas ». A ces mots, la moribonde, subitement sortie de sa torpeur, se dressa et, cherchant son bâton, intima l'ordre à l'intrus de déguerpir séance tenante. L'homme de science, interloqué, n'insista pas et nous quitta, plus que jamais persuadé que la fin était proche. Pauvre de lui, ma « vièle man » ne mourut que sept ans plus tard.

Grand-mère si active, si dévouée, si forte, je te revois, au soir de ta longue vie, dans le « quart du feu », les deux pieds dans le four du poêle, égrenant ton chapelet pour tes morts, comme tu disais, ou bien râpant une pomme avec ton couteau afin de pouvoir la manger de ta bouche sans dents. Je te revois surtout, très vieille, toute menue, quelques jours avant ta mort. Tu étais coiffée de ta « bonnette » à la bordure gaufrée, ton menton reposait sur un large nœud de ruban noir et tu avais mis ton « devanté des dimanches ». Tu n'y voyais pour ainsi dire plus et, cependant, tu avais voulu, une fois de plus, garder la maison. Fortuitement revenu, je te trouvai là, fidèle au poste, assise dans l'entrebâillement de la porte dont tu limitais l'ouverture à l'aide de ta canne et de tes sabots. Ton visage avait la noblesse du grand âge, la sérénité d'une vie bien remplie s'en remettant, au jour le jour, tant « à la garde du Bon Dieu » qu'à un travail obstiné. Mon approche te fit sursauter. Tu me reconnus et, rassurée, tu me souris. Alors, j'ouvris la porte toute grande et déposai à tes pieds deux pots de géranium. Telle est la photographie que je garde de toi, en bonne place, dans ta maison, sur laquelle je veille à mon tour.

Julien DACHÉ.

(1) Doloire : outil du charron ; (2) s'écroule ; (3) le chène ; (4) chauval ; (5) chaussettes de laine.

Echos et nouvelles

L'assemblée générale annuelle de l'Académie du Morvan se tiendra le samedi 2 juillet, à 9 h 30, à la Maison des Jeunes de Château-Chinon.